



IDÉES/

Emanuele Coccia

«La maison va devenir une sorte de jeu vidéo dans lequel on s'immerge»



DR

Le philosophe, qui a déménagé 30 fois, consacre son dernier essai à l'espace domestique qui occupe une place de plus en plus centrale dans nos existences. Pour lui, le «chez-soi» n'est pas d'ordre spatial, c'est une intensité de relations que l'on noue avec des choses, des personnes, des animaux, des plantes vertes, au-delà des murs.



Recueilli par
SONYA FAURE
et **ANASTASIA VÉCRIN**
Dessin
JAMES ALBON

Chercher la maison idéale, avec des tas de fenêtres, où l'on vivra dedans et où il fera bon y être. Un vieux fantasme qui a pris un élan nouveau avec la crise sanitaire pendant laquelle chacun s'est penché sur son nid, mettant un soin particulier à choisir et à agencer les objets, les meubles, les lumières... Un signe de futilité? Pas du tout, selon le philosophe Emanuele Coccia qui publie *Philosophie de la maison, l'espace domestique et le bonheur* (Payot & Rivages), un essai passionnant sur le «faire maison» qui consiste à créer un lien intime avec des personnes, des meubles, un chien, un chat ou même des plantes vertes. Occulté par la philosophie qui lui a longtemps préféré la cité et la politique, l'espace domestique retrouve avec cette réflexion la place centrale qu'il occupe dans nos existences, puisqu'à travers l'agencement de tous ces artefacts se joue la question du bonheur. Véritable Don Juan domestique, Emanuele Coccia, qui a vécu à New York, Berlin, Tokyo, a posé ses valises à Paris où il enseigne à l'École des hautes études en sciences sociales et tient une chronique régulière dans *Libération*. Dans sa conception de la maison, le chez soi n'est plus d'ordre spatial, il n'est plus fait de briques, c'est une opération sur le monde, une intensité d'échanges et de relations, rendue notamment possibles par des applications.

Vous avez déménagé plus de 30 fois ces trente dernières années! Que vous a appris cette expérience?

Avant tout à déménager de manière très rapide! L'expérience répétée du déménagement m'a révélé que la maison n'est pas constituée de murs ni d'un espace géométrique, mais de

l'agrégat disparate des objets et des personnes avec lesquels nous avons une relation d'intimité tellement forte que nous avons besoin de les déplacer avec nous. «Chez soi», c'est avant tout cela, qu'elle qu'en soit l'enveloppe. La maison est un cercle magique à l'intérieur duquel on a convoqué des personnes, des chiens, des chats, des événements, des atmosphères... C'est une opération qu'on fait sur le monde, davantage qu'un espace retiré du monde. C'est un artefact psychique et matériel qui nous permet d'être dans le monde mieux que notre nature ne nous le permet. Au fond, la maison, c'est comme l'alimentation. On pourrait se contenter de croquer directement dans une volaille, mais on se met à cuisiner, à mélanger des choses qui n'ont rien à voir entre elles pour arriver à une saveur, une atmosphère, qui change complètement la vie et rend le monde digne. Le bonheur est matériel et tient aussi du divinatoire.

Pendant les confinements, nous avons tous été contraints de nous enfermer à domicile comme si la maison pouvait être un endroit hermétique...

J'ai proposé à mon éditeur italien d'écrire ce livre avant la pandémie. Quelques mois plus tard, nous étions confinés. Passer douze mois à la maison en écrivant sur la maison est une bonne définition de l'enfer... Si j'avais su, j'aurais proposé un ouvrage sur les voyages intergalactiques! Ce confinement a seulement accéléré la transformation radicale qui était déjà en train de se passer: la maison a pris sa revanche sur la ville, elle s'est libérée de la famille et de l'espace de l'intimité bourgeoise. Pendant les confinements, la ville est morte à nos yeux et nous avons dû rapporter à la maison toute la vie qui, d'ordinaire, commençait justement en refermant la porte de chez nous: les études, la politique, le tra-

vail surtout, les apéros «Zoom»... Symboliquement, la pandémie a abattu les murs de la maison pour y faire vivre la ville. Mais cela n'a été possible que parce qu'on avait déjà construit des couloirs passant de maisons en maisons, en contournant complètement la ville grâce à WhatsApp, Instagram... Ces applications ont été inventées en se calculant sur un imaginaire domestique: ce sont de gros salons numériques, qui nous permettent de vivre en colocation avec des personnes, 24 heures sur 24, comme si nous étions encore étudiants.

C'est tout aussi fatigant d'ailleurs... Comment ces applications changent-elles notre rapport au monde?

Un message WhatsApp, c'est comme quelqu'un qui rentre dans ta chambre alors que tu es en train d'étudier: «Tu viens boire un coup?» Ces applications sont des appartements numériques qui nous permettent d'élargir la cohabitation au-delà des limites d'ordre généalogiques que nous nous étions imposées. On cohabite virtuellement avec qui l'on veut, pas forcément maman, un partenaire ou nos enfants. Notre espace domestique s'est totalement libéré de l'intériorité bourgeoise. Airbnb, c'est ça aussi: le lieu de l'intimité devient public, il n'y a plus d'opposition entre la maison et l'hôtel. Et cela ne peut aller qu'en s'intensifiant. Le télétravail est peut-être la plus grande révolution depuis cinq ou six siècles. Mais si le travail n'est plus lié à la ville comme c'était le cas depuis le début de la modernité, cela signifie alors que



tous ceux qui peuvent télétravailler peuvent habiter n'importe où et n'importe comment. Pendant le confinement, certains jeunes ont loué une maison de campagne pour se confiner à plusieurs. Ils ont tenté une nouvelle expérience de communauté, différente de celle des années 70 pour lequel le sexe devait absolument nous libérer. Nos groupes WhatsApp sont devenus nos «chez-nous» sentimentaux, et les maisons, les vraies, commencent à faire de WhatsApp leur module. Elles s'adaptent à ces nouveaux chez-nous. La maison invente un commun différent de celui que la ville avait inventé.

Pourra-t-on encore déménager dans ces espaces virtuels ?

La maison va de plus en plus se constituer au-delà de l'espace quadrillé de la propriété. De nombreuses choses qui sont dans nos intérieurs vont disparaître physiquement pour devenir exclusivement numériques, la maison va devenir une sorte de jeu vidéo dans lequel on s'immerge. Le déménagement sera psychique, on pourra être comme on veut. Zoom, pendant le confinement, c'était déjà de cet ordre-là, on peut imaginer vivre dans un Zoom permanent avec les gens qu'on veut, le décor qu'on veut. On peut imaginer vivre avec l'autre à distance. On y arrivera bientôt je pense. Être à la maison sera un déménagement perpétuel, ce qui serait pour moi le rêve !

Vous dites que les trente maisons que vous avez habitées ont dit «je» à votre place. Comment se construit ce «je» dans l'espace

domestique que nous créons ?

C'est comme si notre sang était transfusé dans les choses qui nous entourent, au point où elles viennent à dire «moi» à notre place. La friction de nos corps sur les choses les magnétise, leur transfère une partie de nous. L'espace domestique c'est cet espace dans lequel les objets deviennent sujets. On le voit particulièrement avec les vêtements que l'on choisit pour pouvoir être plus intensément encore ce qu'on voudrait être. Un vêtement a une existence gémellaire, on l'oblige à devenir davantage nous-mêmes que le corps anatomique censé héberger l'âme. Aujourd'hui j'ai mis ce manteau [Emanuele Coccia porte un très large manteau orné d'énormes fleurs géométriques,

d'une intuition.

Nous sommes donc tous animistes ?

Je suis peut-être resté enfant : j'ai toujours du mal à dire que les choses ne sont pas animées. Les enfants sont complètement animistes. Ma fille joue souvent avec son amie imaginaire. Un jour elle m'a dit : «Ne t'inquiète pas si tu ne vois pas mon amie imaginaire, elle ne te voit pas non plus !» J'ai compris à quel point l'animisme des enfants est loin d'être naïf. L'anthropologue anglais Alfred Gell écrivait que l'Europe et l'Occident étaient beaucoup plus animiste que les autres cultures et que cela se percevait dans notre rapport à l'art. Au fond, si nous étions vraiment naturalistes, objectivistes, le Louvre ne serait qu'un dépôt de choses archi-vieilles de bois et de marbre. Mais des millions de personnes en sortent en disant : «J'ai vu Paolo Uccello, Rembrandt, Léonard». Les tableaux parlent, ils ont une vie autonome. A leur manière, nos maisons sont des musées personnels où nous pouvons contempler nos âmes en dehors de nous, dans les objets, dans nos échanges avec nos proches.

Nous vivons avec l'anthropocène un moment charnière que vous appelez «la genèse de la maison monde», que voulez-vous dire ?

L'anthropocène, c'est comme si on avait transformé la planète en maison de l'espèce humaine, c'est un point de non-retour dont on parle de manière tragique et pessimiste. Mais c'est aussi une bonne nouvelle car cela veut dire que l'idée du repli n'est plus tenable. La planète est devenue une maison et dans la pièce à côté, il y a des lions, des renards... La nature et tous les non-humains sont entrés en ville et dans nos appartements. Et donc on doit trouver une façon de cohabiter avec tous ceux qui ne partagent rien de notre na-



**PHILOSOPHIE
DE LA MAISON :
L'ESPACE
DOMESTIQUE
ET LE BONHEUR
d'EMANUELE
COCCIA
éd. Pavot &
Rivages,
208 pp., 18 €.**

ndlr] et je suis convaincu qu'il me permet d'être plus fun et moins ennuyeux. Et c'est le contraire de la frivolité. Car au fond, c'est cela la démocratie : pouvoir corriger un destin en fonction d'un désir, changer une identité en fonction



ture et qui étaient auparavant dans la forêt, c'est-à-dire à l'extérieur. C'est ainsi qu'on doit penser le défi écologique en dépassant la division entre ce qui est artificiel et ce qui n'est pas artificiel, car tout est devenu une plante d'appartement. ◀





© ITALISSIMO 2019

● PARUTION LE 13/10

Philosophie de la maison

D'EMANUELE COCCIA, ÉDITIONS RIVAGES, TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR LÉO TEXIER, 150 PAGES.

En quelques livres à peine (dont les best-sellers *La Vie des plantes* et *Métamorphoses*), Emanuele Coccia s'est affirmé comme une des voix les plus subtiles et élégantes de la pensée d'aujourd'hui. Il revient avec son premier livre écrit en italien depuis *Le Bien dans les choses* (Rivages, 2013): une méditation sur l'architecture de l'intime qui oppose un récit nouveau à celui de la primauté de l'urbain avec lequel la pensée occidentale s'est construite. ● **LDS.**



Avant-critiques / Essais et documents

LE FAIRE-MAISON

Le philosophe italien **Emanuele Coccia** propose une réflexion originale autour d'un sujet oublié de la philosophie : l'espace domestique.

ESSAI_ITALIE_13 OCTOBRE

Installé à Paris où il est maître de conférences à l'EHESS, le philosophe italien Emanuele Coccia qui a habité à Berlin, à Tokyo et à New York au gré de ses pérégrinations professionnelles et sentimentales, raconte qu'il a déménagé plus d'une trentaine de fois. Et c'est ce « donjuanisme domestique involontaire » qui l'a « contraint à étudier tout ce qui fait d'un lieu une maison ». Déménager lui a appris entre autres ça : « Les maisons

n'existent pas ; seul existe le faire-maison, un très long ballet de domestication réciproque de choses et de personnes. » De la part de l'iconoclaste auteur de *La vie des plantes. Une métaphysique du mélange* (2016) et de *Métamorphoses* (2020), on ne pouvait s'attendre à une vision classique de la maison. Il n'est affaire là ni d'architecture, ni de propriété ou de possession. La maison pour lui est autre chose et beaucoup plus. Ces lieux où il a vécu pour quelques mois ou

quelques années n'ont jamais été à lui, dit-il, mais « ont dit "je" à [sa] place ». « Toute maison est une réalité purement morale : nous construisons des maisons pour accueillir, dans une forme d'intimité, la portion du monde – faite de choses, de personnes, d'animaux, de plantes, d'atmosphères, d'événements, d'images et de souvenirs – qui rend possible notre bonheur lui-même. ». Un espace psychique avant tout, en perpétuelle métamorphose. Habiter signifie donc « tisser une relation intense avec certaines choses et certaines personnes » et c'est pour cela qu'un espace géométrique entièrement vide, comme ce studio qu'il a occupé pendant quelques jours, « était physiquement inhabitable ».

Salle de bains, chambre et lit, cave et grenier, armoires – qui « cachent à l'intérieur d'elles ces portions mobiles de la maison, spécifiquement conçues pour affronter l'espace non-domestique : les habits » –, couloirs..., Emanuele Coccia visite du sol au plafond sa vaste maison philosophique. Sa réflexion s'aventure aussi du côté de la gémellité, de la paternité, de la cuisine, des forêts et des jardins, des réseaux sociaux dans lesquels il voit nos « nouvelles maisons digitales » tandis qu'il intègre également téléphone et ordinateur comme « des éléments domestiques, même quand ils se trouvent hors du périmètre de notre appartement ». Et jusqu'à l'écriture, « l'expérience la plus radicale du faire-maison ». Lui qui propose de changer de maison à chaque saison et imagine une maison du futur qui ferait « exploser la géographie et toute forme de généalogie », l'affirme avec originalité et poésie : « Le futur de la planète ne pourra être que domestique. »

Véronique Rossignol



EMANUELE COCCIA

Philosophie de la maison

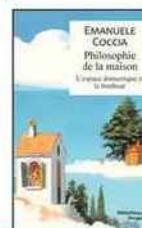
Traduit de l'italien par Léo Texier

RIVAGES

TIRAGE: 4 000 EX.
 PRIX: 18 € ; 208 P.
 EAN: 9782743654429
 SORTIE: 13 OCT. 2021



DR





Newsentretien

EMANUELE COCCIA

“La mode est un espace de transformation des normes”

POUR LE PHILOSOPHE, NOS VÊTEMENTS RENFORCENT LA PERSONNALITÉ PARFOIS MULTIPLE QUE L'ON SOUHAITE EXPRIMER.



les individus : pour lui, tout est philosophie. Et si ses sujets d'études passent des plantes aux vêtements, c'est qu'il est adepte des *Métamorphoses* – titre de l'un de ses livres, où il est question de chenilles et de papillons (Éditions Pavois, 2020). Avec un regard vif et sensible sur notre rapport aux vêtements, au corps, au temps et donc à la vie, il nous livre ici son lexique très personnel de la mode. Une manière de réinjecter du sens dans nos vestiaires.

CORPS

« Aucun autre art que la mode ne peut revendiquer une telle proximité avec l'humain. Nos vêtements sont des pièces en contact direct et permanent avec la vie, nous avons avec eux un rapport physique et pas seulement contemplatif : nous les portons à même notre peau tous les jours, toute la journée, jusqu'à la fin de nos jours. Grâce à la mode, notre chair, et donc notre vie, deviennent des objets de transformation artistique. Tous les trois mois, suivant le rythme de renouvellement des collections, des créateurs comme Demna Gvasalia (directeur artistique de Balenciaga) et Alessandro Michele (directeur artistique de Gucci) réalisent une opération chirurgicale sur les corps de la société, comme l'ont fait avant eux des couturiers comme Azzedine Alaïa et Cristóbal Balenciaga, avec le pouvoir de libérer ou d'emprisonner dans les silhouettes les rêves de chacune et de chacun. »

DESTIN

« Par définition, dans la mode, tout est transitoire. Elle ne veut surtout pas produire de destin, et c'est ce qui est très beau. On sait que, d'ici trois mois donc, apparaîtra quelque chose de totalement différent. À mon sens, la >

ENTRE LA MODE ET LES MOTS, c'est une longue histoire d'amour. Et alors que la première se cherche une conscience écologique et redéfinit sa place dans la société, les seconds n'ont peut-être jamais autant compté pour elle. Loin d'y voir une discipline frivole, le philosophe d'origine italienne, installé à Paris où il enseigne à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), considère la mode comme un champ d'exploration infini, riche en symboles et significations, dans lequel nos identités s'entrecroisent pour mieux se réinventer. Emanuele Coccia n'opère pas de hiérarchie entre les savoirs, les arts,



mode est le noyau fondamental des démocraties modernes, car elle défend l'idée qu'aucune identité ne peut être revendiquée comme définitive et absolue. Tout n'est que renégociation infinie, et cela se produit jusqu'à l'intérieur même de notre chair. »

ESPACE

« Je crois qu'aujourd'hui la mode est plus une question d'espace que de temps. Elle a pour mission d'ouvrir des espaces de coexistence, et non plus de remplacer une saison par une autre, un cycle par un autre, une identité par une autre... La logique de la nouveauté à tout prix, celle qui a longtemps prévalu, est devenue moins importante, ne serait-ce que pour des considérations écologiques. Ce qui compte, c'est l'agencement des pièces à l'intérieur d'une même silhouette. On entre dans l'ère de la décoration. Nous devenons toutes et tous un jardin d'identités éphémères. »

LIBERTÉ

« La mode nous libère de manière radicale et définitive de n'importe quel uniforme, de n'importe quelle assignation. Elle se situe à l'opposé de l'essentialisation. Certains voudraient faire de la mode un espace de production des normes alors qu'elle est au contraire un espace de construction et de transformation des normes. La mode n'impose aucune identité, ni de genre, ni sociale : elle permet justement à nos identités de se transformer, de se brouiller, de devenir plus ambiguës. "Ambigu" cela signifie littéralement "être deux à la fois", ce qui revient à ne pas vouloir choisir... »

MAISON

« La mode nous permet de transporter notre monde partout avec nous, et d'accueillir les autres chez soi le temps d'un regard. Je pense le vêtement comme une maison qui se rétrécit jusqu'à coïncider avec notre peau. Cette maison nous suit alors naturellement partout. Ainsi donc, grâce à la mode, on ne quitte en réalité jamais l'espace

“

La mode nous libère de manière radicale et définitive de n'importe quel uniforme

”

domestique : même en ville, on est chez soi. S'habiller, c'est comme ouvrir notre porte à quelqu'un. En choisissant nos vêtements, on dit : "Chez moi, c'est comme ça". Finalement, c'est comme si on invitait chez soi n'importe qui ! L'imaginaire domestique est pour ainsi dire très puissant, malgré lui. »

PSYCHÉ

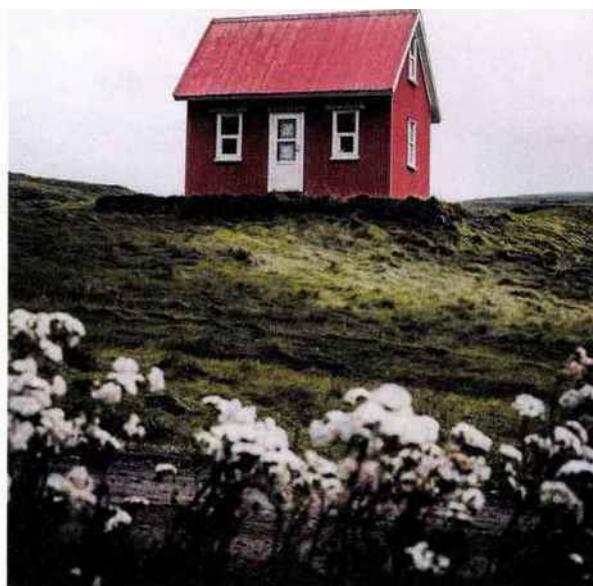
« Au-delà de son approche très corporelle, la mode a également une dimension psychique fondamentale. Elle démontre, selon moi, que le corps est toujours âme. Nous percevons inmanquablement la personnalité

de l'autre à travers sa tenue. Le vêtement est vecteur de signaux qu'on peut réussir à déchiffrer. En changeant de texture, de coupe, de couleur, de volume, le vêtement nous fait exister d'une manière différente, il modifie notre chair psychique. Cette chemise à fleurs que je porte aujourd'hui, c'est une partie de mon esprit qui a besoin de s'incarner dans mon corps, précisément parce qu'elle me fait me sentir mieux. Elle m'évite aussi de disserter sur qui je suis, elle parle pour moi et, surtout, je deviens ce que je suis grâce à elle. Elle m'offre aussi la promesse d'être demain quelqu'un d'autre. C'est un des miracles de la mode. »

TISSER

« Pendant très longtemps, la mode a été utilisée pour se distinguer socialement et culturellement des autres. Avec le développement des réseaux sociaux, on s'exprime davantage via des images et des prises de parole. La mode acquiert ainsi une nouvelle fonction : celle de tisser des liens, de produire des expériences de partage. On s'habille moins pour marquer sa différence face aux autres, on demande davantage aux habits de produire un pont vers l'autre. Ainsi, par exemple, Alessandro Michele, à travers son agencement baroque de symboles, d'accessoires et d'identités dans une seule et même silhouette, nous permet de découvrir qu'on est toutes et tous un peuple de personnalités différentes. » ♦

Le prochain livre d'Emanuele Coccia, « Philosophie de la maison » paraîtra en octobre aux Éditions Payot & Rivages.



Habiter la Terre

Philosophie de la maison / Emanuele Coccia / Trad. de l'italien
L. Texier / Bibliothèque Rivages / Payot & Rivages / 150 p. / 18 €



« D

e la maison [...] la philosophie a toujours fait peu de cas » : dès l'origine, elle s'est pensée par rapport à la cité et a fait de la ville le seul « théâtre » digne d'intérêt. C'est sur ce constat critique que s'ouvre le nouvel ouvrage d'Emanuele Coccia. L'espace domestique est devenu un « reste » obscur : « Écoles, cinémas, restaurants, bars, musées, discothèques, commerces, parcs, rues [...] : c'était en dehors de la maison que le monde se faisait réellement expérience. » Le bonheur « a prétendu devenir un fait politique, une réalité purement urbaine. » En réalité, dans ce glissement, nous avons perdu le sens même du bonheur. Nous avons besoin de maison pour être heureux, car habiter signifie la capacité de « tisser des relations intenses avec certaines choses et certaines personnes, [...] d'accueillir, dans une forme d'intimité, la portion du monde », sans laquelle nous ne pouvons nous épanouir. Le culte de la ville nous a condamnés à oublier ce bonheur enraciné. Fort heureusement, cependant, les demeures « publiquement anonymes » n'ont jamais disparu. Elles n'ont cessé de soutenir dans les ténèbres la vie urbaine qui, sans elles, serait invivable. Et font aujourd'hui leur grand retour. Avec la généralisation des nouvelles technologies, notamment, « c'est dans la maison que l'excitation des sens semble devoir avoir lieu », désormais. Mais ce retour du domestique est en même temps un mouvement d'expansion – c'est toute la richesse de l'approche de Coccia. Là où la ville se pense comme une ouverture sans enveloppe, notre vie numérique est enchâssée dans une coquille tellurique : « C'est dans des objets faits de pierres et de minéraux – les ordinateurs – que nous enregistrons tous nos souvenirs et nos pensées. [...] La planète nous a envahis. » Se dessinent alors les contours d'une nouvelle maison, qui n'est pas seulement la nôtre mais la Terre elle-même.

● O. L.-M.